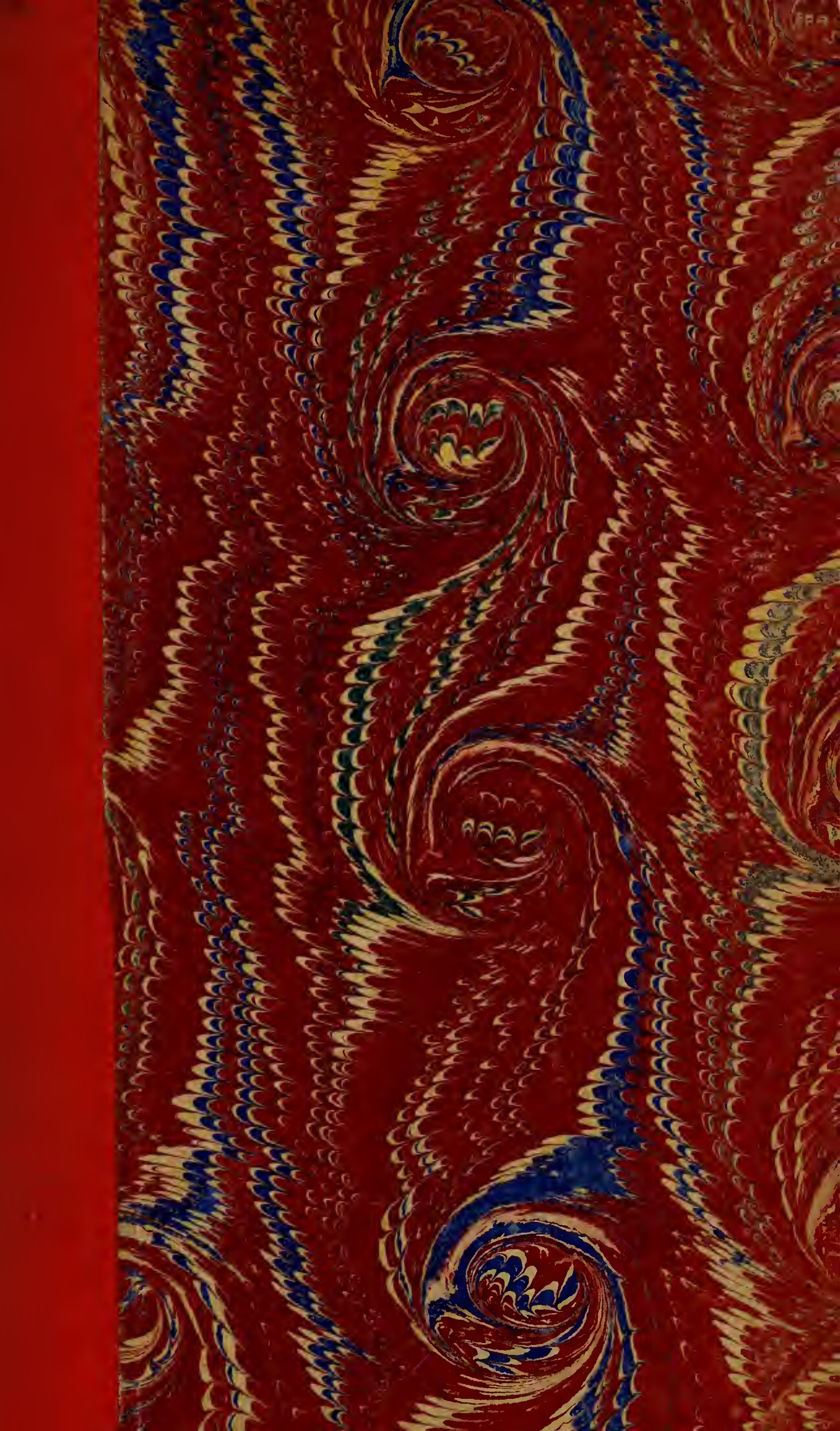




LES CRIS DU MALHEUREUX LOUIS XVI AU PEUPLE FRANÇOIS,

Depuis son emprisonnement.

VAS... fuis... nation injuste & criminelle. Cesse de me vanter ton orgueil & ton mécontentement. Tu me causes autant de chagrins que tu m'as ravi de plaisirs. Tu contemple avec bassesse ma captivité politique, & tu sembles goûter avec délice les fruits de mes égaremens.

Oses-tu donc venir encore me faire l'éloge de ta prudence ? de tous mes tirans c'est toi qui m'as le mieux trompé.

Environné de mes cruels ministres, & assis sur un trône chancelant, entouré de

piéges perfides , placé dans un palais où les rayons de la vérité n'ont jamais pénétrés ; je préfidois innocemment à la création de leurs noirs complots. Je frémissois... & je fermois les yeux : il falloit bien complaisamment les applaudir, malgré mon cœur (1) .... c'est une grande foiblesse sans doute. Mais l'éloquence toujours prête à démentir adroitement leurs propres paroles , m'auroit prouvé qu'ils étoient conçus pour le bonheur de mes sujets.

Le duvet de la chouette mêle avec la plume du sinistre corbeau répend sur mes sourcils froncés, une tristesse effrayante. La France dont le diadême est semé des rayons d'une flamme pâle & lugubre, qui ne font que rendre encore plus horrible sa figure agare & plaintive , exprime par des sens entrecoupés, les suites funestes

---

(1) Tout le monde sait ce qu'étoit le cœur de Monsieur de Villedeuil, & cependant quand il donna sa démission ; le roi lui dit « J'accepte votre » démission avec peine. Je cède à la raison de votre » santé, mais pour preuve de ma satisfaction, je » vous donnerai mon portrait avec une pension » de 15000 liv. »

dont elle est menacée. Un serpent roulé autour de son corps en douze cents replis, lui sert de ceinture, & sa langue aigue fait glisser dans son cœur un poison lent & subtil.

Il faut donc que je me contente de promener mes yeux sur cette terrasse qui conduit à la maison de douleur.

Dans son enceinte sont ces coupables sujets qui ternissent l'éclat de mon trône, & empoisonnent le cours de ma vie par les impositions insupportable d'une cruelle captivité. Chacun de mes desirs sont à leurs yeux les fruits du jardin des Herpémérides, & leur bouche est le monstre qui les gardent. Cependant ils me permettent les promenades de Saint-Cloud, pourvu que je traîne avec moi des témoins de mes moindres actions. Je ne puis donc faire un pas sans que je rencontre sans cesse sous mes yeux ces visages difformes dont l'air emprunté, & la position grotesque de leur corps, annonce plutôt des manœuvres que des militaires : toujours prêts à manquer de respect à leur roi, il semble que les atrocités qui les commandent, leur permettent non-seulement de m'emprisonner, mais encore d'insulter à mes malheurs.

Peuple féroce qui me tirannise & m'outrage depuis si long-tems, ne devrois-tu pas rougir de mes douleurs.

A la convocation de tes chefs suprêmes, ces puissances infernales s'assemblèrent pour s'occuper des moyens de m'arracher la félicité constante du doux penchant de régner en roi, & de gouverner en pere.

Au centre d'un redoutable manége, président ces démons subalternes; rangés en cercle pour tenir leur conseil criminel : verser dans ton cœur des ingrédiens empoisonnés & hideux, sous les apparences d'une liqueur précieuse, dont la vue enchanteresse t'excite à cacher la douleur qu'ils te causent. Il ne sort de leurs bouches que des loix dont les traîtres accens n'ont jamais entrés dans l'oreille de la nature ; & ces mots sont sacrés pour toi!..... Vas, consens que ton zèle patriotique a causé les maux de ton pays, & crois que se sont des furies cruelles où le pouvoir magique ne trouve pas de résistance. C'est à toi que j'adresses mes justes plaintes. A toi qui m'as dépouillé de mes droits de souverain, pour les remettre entre les mains des destructeurs de mon empire. Je ne suis plus qu'un cap-

tif opprimé, au sein de ses plus légitimes propriétés. Sont-ce là les marques de ta reconnoissance ? tandis que tu devrois presser contre ton sein la main qui t'a nourri, tu lui ôtes jusqu'à sa propre fortune !..... J'ai patienté. J'ai voulu voir jusqu'où tu porterois tes rébellions ; si le repentir renaîtroit dans ton cœur ; si après t'avoir sauvé, cette reconnoissance, ce doux penchant d'un retour généreux, éveilleroit ton ame engourdie dans un revêche patriotisme; si enfin, un rayon de lumière te découvriroit tes fautes portées aux derniers excès: mais non, rien ne fléchi ton cœur, rien ne me donne aucun espoir de réconciliation, & loin encore tu t'accoutumes à posséder un esprit rebel.

Ignores-tu que je puis d'un seul mouvement échapper à ta surveillance profane & criminelle? que je puis t'accabler des maux les mieux mérités? que mon pouvoir ne se seroit arrêté que pour se répandre jusqu'aux bornes de l'europe, & te punir de tes ingratitudes ? ah ! si tu savois combien de fois l'arrêt de ta mort me fut offert ; combien de fois j'ai refusé d'agir avec rigueur pour te faire rentrer

dans une juste obéissance ; combien de fois j'ai paré les coups que tu n'attendois pas, & même que tu ignores encore : tu viendrais, non avec l'ame d'un forcené, mais avec l'ame d'un véritable françois, apporter à mes pieds les tributs d'un repentir amer, & briser d'une main reconnoissante, les chaînes honteuses dont la vile licence me charge. Crois-tu que je veuille reprendre mes droits despotiques, & te mener en esclave asservi, ou pour mieux dire confier à mes ministres, le soins de te tiranniser ? Non, j'ai trop souffert en apprenant leurs crimes. Je suis au contraire bien satisfait que ton courage t'ait rendu tes droits humains.

Le créateur du monde ayant eu pour agréable de former d'une même chair, les enfans des hommes : alors, comme membre d'une seule famille à laquelle il convient de consulter & d'effectuer son bonheur mutuel, il leur a laissé les mêmes droits sur la surface terrestre. Leur religion est leur devoir le plus sacré, c'est dans ces principes que je veux en roi généreux puiser des lumieres pures, pour exécuter avec toi les loix de la nature dans mon empire, & détruire le nombre

exhorbitant des abus naissants sans cesse sous le nouveau code de tes législateurs soldés, qui, non contents, vendent à prix d'or leurs belliqueuses opinions.

Je voudrois que ton ame puisse entrer dans la mienne, & partager mes douleurs ameres, tu verois si mon cœur est indigne du diadême que tu as l'air de lui laisser par compassion, il semble que tu ne daignes pas écouter mes avis, & qu'une autorité insolente doit me forcer à sanctionner tes loix sans que je puisse hésiter d'un seul jour. Si j'ai l'air de m'y opposer, comme souvent elles le mériteroient: tu parois indigné, & alors sans respect pour ton roi, ni pour toi-même, tu peints un air sombre & mécontent de ma jnste résistance.

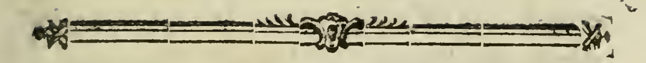
Peuple farouche & acharné aux réformes, si tu ne dissipe le voile affreux qui couvre toutes les actions que la frivole espérance du bonheur peint sous des coulcurs plus belles qu'elles ne sont. Je tembles & crains que jamais cette liberté, dont tu t'éloignes si rapidement, ne se représente que pour être confondue dans les cahos de ton pays.

Tu m'opprimes, tu me charges de fers,

& cependant je suis encore sensible aux sort malheureux dont tu es menacé. Je vois sortir d'un nuage épais, formé par des complots obscurs, un monstre furieux qui semble n'avoir aucune forme connue à la nature : cependant il prend souvent tour-à-tour celles de toutes les passions vicieuses. Sa bouche envenimée vomit les poisons de la discorde & de l'horreur, sur la France expirante, & ses efforts inconnus détruisent son empire jusques dans ses fondemens, il se nomme lui-même par les cris redoublés de contre-révolution. La faim, la rage, & la nécessité, armés du désespoir, lui servent de guide. Déjà ces furies s'exercent à donner l'attaque d'un combat général, par des ravages affreux & des trahisons sans bornes. Enfin, je vois les poignards de la vengeance s'entrechoquer bientôt dans le cœur de l'innocent & du coupable, si tu est insensible à mes plaintes.

De l'Imprimerie Royale.

N° I I.



LES CRIS DU MALHEUREUX
LOUIS XVI
AU
PEUPLE FRANÇAIS,

Depuis son emprisonnement.

Braver des Souverains, la Majesté suprême
C'est armer contre soi la Divinité même.

DES pamphlets satyriques, hardis, calomnieux, et des motions incendiaires, ennuyeuses, insipides, voilà quelle est depuis dix-huit mois la partie, si non la plus brillante, du moins la plus considérable de la Littérature française. Chaque jour voit éclore et périr par milliers de ces sortes d'ouvrages. Tout raisonneur se croit en droit de donner des avis au Roi, à ses Ministres, à la Nation sur les parties les plus abstraites, les plus

difficiles de l'administration ; et tout particulier s'érige en Orateur, harangue le Peuple, prononce de ridicules discours, et qui pis est les fait imprimer.

Ainsi, mon malheureux Peuple doit tous ses maux à cette funeste morale qu'on nomme Philosophie... et mes peines tirent leurs sources de ma bonté, de ma sensibilité et de la répugnance que j'ai eu toujours de punir. Hélas ! quelles sont poignantes ! mon cœur se déchire de voir que ma Noblesse qui a été constamment la force de l'Etat et le soutien de la Monarchie, soit poignardée à chaque heure du jour par ceux-mêmes, qui lui doivent leurs fortunes, leur élévation, et que le Clergé de mon royaume soit injustement dépouillé de ses biens. Encore passe si mon Peuple profitoit de leurs dépouilles ! mais il n'y gagne rien... les intrigans seuls en profiteront : toutes les voies paroissent légitimes aux ambitieux, dès qu'elles conduisent à la fortune, aux premieres places, enfin, à la célébrité ; la conduite barbare d'une partie de l'Assemblée Nationale vient à l'appui de cette assertion. Pourvu qu'elle parvienne à son but, les

moyens les plus vils n'échappent point à ces hommes dont la vengeance est assurée, dont la haine est redoutable..... et dont les erreurs mêmes sont respectées. Tout ce qui est au-dessus d'eux les aigrit, irrite leurs passions; et je n'ai pas même la triste et pitoyable faculté de faire *des remontrances*, quand je vois, par des loix absurdes, que je ne pourrai jamais faire observer, le bien de mon Peuple sacrifié à deux cents mille égoïstes de mes Etats.

Oui sans doute; les moyens ne me manquent pas pour opérer efficacement une contre-révolution. Mais je ne veux point les mettre en usage. Je veux laisser au tems le droit de faire éclore ce grand événement; et il ne peut pas tarder long-tems à arriver.

Affreuse destinée! avant la mémorable époque où je me déterminai à m'entourer de la Nation, on ne me présenta jamais la vérité sans nuages.. Qu'en est-il résulté? qu'un Prince de mon sang, lâche adulateur, faux patriote, ennemi juré de l'ordre et de la paix, épris, enthousiasmé d'anglomanie, a fait distribuer une grande partie

de ses trésors à la classe indigente de mon Peuple. Eh bien ! il s'est couvert de gloire ; et triomphe maintenant. Tandis qu'il s'est déshonoré aux yeux clair-voyans . . . de l'Europe, de la postérité la plus reculée, je dirois presque de ses contemporains non prévenus.

Depuis le mois de Mai 1789, je suis dévoré de chagrin, d'inquiétudes. J'espérois de filler des jours heureux au milieu des sages de mon Empire ; ah ! Pourquoi suis-je forcé de l'avouer... Je n'ai trouvé en eux que des sujets rebelles, que des payens, des conjurateurs, des délateurs féroces, qui ont poussé la scélératesse jusqu'à attenter à mes jours, à ceux d'une épouse si tendrement chérie et aimée, qui me console par fois des iniquités inouies de mes sujets.

La hache des assassins a été levée sur elle... elle a failli périr. Ce n'est pas tout : si nous avons échappé au fer, aux poignards de la vengeance horrible des ennemis du peuple, les stilets de la méchanceté & de la calomnie la plus noire ont été aiguisés par des mains habiles et exercées ; et avec ce terrible expédient, on est parvenu sans difficulté a foudroyer, renverser,

détruire totalement le trône antique de la france. En me depouillant de mon autorité, en foulant ma couronne à ses pieds, en m'arrachant mon sceptre, la nation a cru que c'étoit là précisement le chemin le plus court pour aller tout droit à la félicité ; et j'ai encore eu la douleur mortele de voir quelle s'étoit grossierement trompée, puis que l'anarchie, ce fantôme hideux de la liberté lui a plus coûté en six mois que toutes les guerres et les conquêtes de Louis le Grand ; et si l'on me reproche d'avoir favorisé en quelque sorte l'insurrection parisienne par ma clemence, je repondrai que je ne pouvois l'étendre que dans des flots des sang ; et tous ceux qui ont quelques notions de ma vie privée savent combien je suis sensible a la mort du dernier même de mes sujets.

J'avois bien quelques pressentimens douloureux, je m'attendois bien en convoquant les états généraux à quelques émentes, quelques mouvemens populaires, mais non pas à une effervescence criminelle, à une révolution honteuse qui a fait et fera couler le sang des françois malgré mon obéissance aveugle à me sou-

mettre aux volontés de leurs représentans qui marchent à grand pas et avec une ardeur indicible au renversement général de toutes les fortunes.

On a beaucoup parlé de la Bastille et des horreurs abomiuables qui s'y sont commises ; mais ses sombres et humides cachots, ses lugubres sousterreins n'étoient destinés qu'aux grands de mon royaume et à quelques écrivains téméraires, qui poussoient l'audace jusqu'à insulter à la majesté de mon trône, et à détruire les maximes les plus saintes et les plus sacrées de la religion de l'état. J'ai dû punir sans doute des Gazetiers méprisables, dont les phrases symétrisées étoient aussi dégoûtantes qu'insoutenables.

Cette prison, objet de tant de fables, ne pouvoit donc être naturellement que l'épouventail des traîtres à l'Etat, et des moralistes insolens, qui osoient prêcher la révolte, quelques fois jusques dans mon Palais..... D'ailleurs, je me suis sans cesse élevé contre la tyrannie ; et si mes Ministres furent cruels, s'ils abusèrent

du pouvoir, au moins ma religion est-elle parfaitement connue. . . . La classe insolente des Peuples de Paris et de Versailles, en se portant à des excès barbares, ne prévit pas alors qu'elle se donnoit la mort d'elle-même. Cette lie du peuple, également cruel, féroce, barbare et cannibale dans tous les pays, et dont la vie et l'existance ne tiennent à rien, auroit pû être sacrifié au salut de l'état, au bonheur des citoyens honnêtes et paisibles, si, mon conseil, toujours pusillanime, eût montré de la fermeté et eût cédé aux desirs qu'avoit manifestées les hautes classes de la société. Je me répents, mais hélas il eſt trop tard, de ne pas m'être montré inexorable et inaccessiible à toutes autres considérations qu'à celles de la juſtice et de la raison.

Que de peines, de douleurs, d'amertume et de tristesse j'aurois épargné à ma vertüeuse épouse !

Mais, scélérats, monstres démuselés, c'est vous, oui vous seuls qui êtes coupables ? et vous prétendez que je ramenerai, à force de douceur, ce peuple devenu tout-à-coup furieux, à ses devoirs ! quelle chimere !

Cette espérance est illusoire. Il n'y a qu'en se fatiguant de ses indignes représentans, pulvérisant, et anéantissant toutes les lois absurdes, contraires à son bonheur, qu'il pourra parvenir au but qu'il se propos aujourd'hui ; c'est-à-dire, d'avoir de la déférence, de la subordination ; car sans cela point de paix, et par conséquent point de bonheur.

O peuple ! qui as encouru ma haine et mon insousciance ! peuple criminel que j'aime encore. , . . . reviens à des principes d'un gouvernement plus doux et humain, ne perce plus mon sein de ces traits envenimés de la calomnie ; élude pour toujours ces conseils affreux dictés par la perfidie ; rends-toi digne en un mot de mon amour paternel, et mets fin, ... le peux, aux dissentions qui t'agitent et à la désunion, à la haine implacable que tu as con-conservée pour les deux premiers ordres de mon empire.

De l'Imprimerie Royaliste.



